



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 29 | 29.07.2018

Fausse sortie (2/2)

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

**L'incommensurable grandeur
d'Alexandre Vialatte**
par Pascal Vandenberghe

**Le nouveau camouflage
des Monty Python**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Alors que je termine ma longue nouvelle sur la *Fausse sortie* de May Røeder, notre Cannibale entame, lui, une série en trois volets consacrée à l'une des plus savoureuses plumes du XXe siècle français: l'adorable Alexandre Vialatte. Nous laissons donc un peu de côté les vaines turbulences de l'actualité au jour le jour. La saison nous y invite!

Nous vous souhaitons donc de lire ce Drone les pieds dans l'eau, ou dans l'herbe, en sirotant un Apérol et en oubliant tous ces «sujets brûlants» que seuls les médias de grand chemin croient essentiels.

SLOBODAN DESPOT

PHOTOBIOGRAPHIE

Le regard divin.

10 septembre 2017.

Nous nous étions attablés sur la terrasse d'une pailote clandestine quelque part sur le Danube. Nous venions de nous verser des verres de vin blanc glacé lorsque je me suis senti transpercé par un regard foudroyant d'intelligence. Je me suis retourné, et j'ai vu cette divinité égyptienne calmement postée sur une échelle, comme si elle m'y avait attendu de toute éternité. Peut-être m'y attend-elle encore, avec ces mêmes yeux venus de l'au-delà sous leur triangle noir. Pour m'emmener où? (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Fausse sortie (2/2)

UN CONTE DU NOUVEL AGE

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE: VEUVE, FEMME D'ACTION ET DE TÊTE, MAY RÆDER A DÉCIDÉ DE METTRE FIN À SES JOURS À CAUSE DES RAVAGES DE L'ARTHROSE. POUR L'AIDER À QUITTER CE MONDE, ELLE A FAIT APPEL À L'ASSOCIATION WAY OUT. AYANT MIS EN ORDRE SES AFFAIRES, ELLE A CONVOQUÉ SES AMIS PUIS SA FAMILLE PROCHE POUR LES DERNIERS ADIEUX. SA FILLE AÎNÉE SUZANNE A REFUSÉ CETTE «COMÉDIE», SA CADETTE CARLA S'Y EST RENDUE LA MORT DANS L'ÂME. MAIS, À LA VEILLE DU DÉPART, MAY A DÉCIDÉ DE REPOUSSER LE JOUR J POUR S'OFFRIR ENCORE UN DERNIER PLAISIR: UN CONCERT DU GÉNIAL CHEF D'ORCHESTRE TEODOR CURRENTZIS.

7.

Lettre de Carla Samin née Ræder à son avocate, Me Monique Fabri.

Chère Maître, chère Monique,

Vous m'avez proposé lors de notre dernier entretien de vous livrer des éléments de défense par écrit. Je le fais d'autant plus volontiers que cela me donne l'occasion de rassembler au fil de la plume, et peut-être aussi de conserver pour mes enfants, quelques souvenirs précieux sur ma mère que le témoignage oral ne permettrait pas d'approfondir.

Je tiens en premier lieu à affirmer ceci: May n'était pas une mauvaise mère, même si les apparences étaient contre elle. Vous l'avez suffisamment connue pour avoir été son avocate durant tant d'années: c'était une personne d'une droiture exceptionnelle, avec un sens de la responsabilité peut-être un peu excessif. Elle n'a jamais connu la paix. Ses forces étaient ses faiblesses. Peut-être aurait-elle moins souffert de ses arthroses si elle avait octroyé un peu de repos à son organisme. Peut-être aurait-elle traité sa propre vie un peu moins à la légère si elle avait su jouir avec nous de toutes ces maisons, ces beaux meubles, ces jardins et ces objets dont elle nous avait entourés.

Nous, ses filles, n'avons jamais vraiment profité de sa présence. Elle avait constamment le souci de nous assurer le meilleur environ-

nement de vie, les meilleures écoles, les meilleures vacances. Il ne manquait rien à notre bonheur, sauf un détail: une maman! Elle était justement trop occupée à nous le procurer...

Me croirez-vous si je vous dis que j'ai envié mes camarades de classe immigrés qui se plaignaient de ces *mammas* possessives, intrusives, bourratives, qui les gavaient de sucreries quand elles ne cassaient pas des cannes sur leur dos? La nôtre ne nous a jamais touchées. Dans les deux sens du mot: jamais pour punir, mais très rarement pour caresser, du même coup. Son affection avait quelque chose de très *british*. Surtout pas d'effusions!

Était-ce par souci pédagogique? Peut-être. Mais peut-être aussi par manque de foi dans son propre rôle. J'ai souvent eu l'impression que la maternité avait été pour elle un accident. C'est d'ailleurs vrai, en partie, pour ma sœur Suzanne, qui est née cinq mois après le mariage de May et Freddy. Notre mère ne craignait rien davantage que de lâcher la bride à ses émotions. C'était comme si elle risquait de basculer dans un registre déplacé, dans un monde un peu canaille. Le monde des étreintes qui n'en finissent pas, des larmes sur le quai de gare, des téléphones interminables pour ne rien dire... Elle détestait tout ce *babillat*, comme elle le disait pour aérer cet attirail pédant rangé dans son bagage universitaire.

Nous l'avions acceptée telle qu'elle était. Avions-nous le choix? Son austérité nous a rendues rapidement autonomes. Dès seize ans, nous parcourions l'Europe par l'Interrail, en envoyant une carte postale aux parents de temps en temps, quand nos copines devaient encore se farcir les vacances en famille et être au lit à onze heures le samedi. Les parents distants ou désintéressés ont mauvaise presse. Pourtant, les «mauvaises» mères sont parfois les meilleures. De toute façon, on finit par devoir se débrouiller seul. Mieux vaut avoir appris à lacer ses chaussures à cinq ans qu'à dix et à s'occuper de son linge et de sa popote avant le mariage.

Cette rigueur, de plus, était assez répandue dans le milieu qui était le nôtre. Cela explique aussi, soit dit en passant, pourquoi les classes supérieures ne se laissent pas facilement déboulonner. Les familiarités gluantes sont une consolation de pauvres qui les maintient dans leur mélasse. Mais notre génitrice poussait le détachement un tout petit peu trop loin. Nous sentions très bien ce moment où sa réserve de principe se transformait en pure distraction. C'était le moment où son ego reprenait la barre et où seul son intérêt personnel, son confort à

elle, comptait. Elle ne s'en est jamais rendue compte, et nous ne le lui avons jamais exprimé, mais c'était une sensation très choquante, un peu comme de voir sa maîtresse d'école s'en griller une en se pelotant avec son amant pendant la récré. A nos yeux d'enfants, l'égoïsme de notre mère signifiait une rupture de contrat. Était-elle notre maman, ou était-elle May, avec ses sorties mondaines, son shopping et ses amis trop empressés? Autrefois, la caste aisée évitait ces fausses notes en confiant les mioches aux gouvernantes à plein temps. Il n'y a rien de plus déstabilisant que l'ambiguïté.

8.

Grâce à votre requête, et à l'exercice de l'écrit, je me suis laissée entraîner dans des confessions auxquelles je n'aurais jamais eu l'idée de me livrer. J'en ai mis de côté une page ou deux, dans l'idée de poursuivre cette exploration des évidences familiales qu'on passe sa vie à contourner comme des meubles encombrants, mais trop anciens, trop «là», pour susciter autre chose qu'une irritation inconsciente. Revenons donc à nos affaires.

Lorsque May nous a annoncé son intention de se supprimer — évidemment pas en ces termes, mais ses conseillers en communication de l'agence morticole l'avaient bien briefée —, nous avons bien entendu été scandalisées, mais pas vraiment surprises. Ce n'était somme toute que l'aboutissement logique de ces ruptures de contrat de parenté qui ont accompagné notre croissance, et qui ne sont pas sans rapport avec l'anxiété et le manque de confiance en nous-mêmes qui nous hantent, ma sœur et moi. Nous étions adultes, mariées, sans histoires. Nos enfants s'ennuyaient davantage de leurs gadgets électroniques confisqués que de leur Mamie. Personne n'avait à se soucier — grâce à elle, en grande partie — de son avenir matériel. Qu'y avait-il pour la retenir parmi nous?

Rien, évidemment. Sauf cette idée d'un autre temps que ces choses-là ne se font pas. Pourquoi pas? a-t-elle dû se demander, comme elle se l'était demandé à propos de ses investissements osés, de ses liaisons à ciel ouvert, de ces coupes punk et de ces jeans serrés-délavés qu'elle portait encore dans la soixantaine. Notre mère était bien plus «de son temps» que nous ne le sommes. Ou plutôt: nous sommes d'autant plus rétrogrades que notre mère aura été «dans le coup».

9.

May avait la manie de la prévoyance. C'est sans doute pourquoi elle nous a annoncé sa décision, et la date fatidique, à un mois d'avance. Il aurait mieux valu pour tout le monde qu'elle organise sa sortie en catimini et que nous l'apprenions en recevant l'urne avec, peut-être, un mot d'adieu. Un mois à attendre que notre mère, tante, sœur, grand-maman, veuille bien mourir, sans rien pouvoir y faire. Ce n'est pas qu'on n'ait pas essayé! Mais son *niet* — vous le savez comme moi — était aussi définitif qu'une réservation *low cost*.

Un mois de compte à rebours surréaliste pour tous les siens. Je prends congé comme je pose mes congés! Du jamais vu dans l'histoire humaine. A-t-elle réfléchi un seul instant à la torture qu'elle nous infligeait en montant sa stratégie de repli? Evidemment que non. Son suicide mondain était le dernier tour de piste de cet ego monumental, aveugle, seul au monde.

Vers la deuxième semaine, alors que nous avions compris qu'il n'y avait plus rien à faire — et que nos vaines discussions avaient fini par ressembler à quelque chose d'avilissant, non pour nous, mais, comment vous dire, pour l'âme humaine *en soi* —, je me suis installée par un après-midi ensoleillé dans mon jardin et j'ai aspiré quelques cigarettes après bien des années. C'est l'instant qu'elle a choisi pour m'apporter je ne sais quel papier, annoncée par le tac-tac de ses cannes. Vous devinez sans doute quel a été son angle de diversion.

— Tu t'es remise à fumer? A presque quarante ans? C'est vraiment con.

— Tu l'as dit, ai-je répondu, l'œil rivé sur les thuyas.

— Et déjà en mode accro, a-t-elle ajouté en regardant le cendrier.

— Peut-être. Et alors?

— Alors rien. T'es grande. Si tu veux recommencer à te ruiner la santé...

Je l'ai fixée droit dans les yeux, sidérée. Je sentais monter du ventre vers mes narines cette espèce de mille-pattes urticant, cette colère primitive que je n'avais jamais connue de toute ma vie. Elle a dû le sentir. Elle s'est assise sagement en face de moi, les mains sur les genoux. J'ai attendu un instant que mon cœur injecté de venin s'apaise. J'ai parlé lentement, en détaillant chaque mot.

— May, te rends-tu compte de ce que tu viens de dire? T'en rends-tu bien compte?

Elle avait ouvert le bec pour annoncer la réplique, mais sans émettre de son.

— As-tu le moindre sens des valeurs?

Le bec béait toujours.

— Pardon! Evitons les grands mots. As-tu le moindre sens des priorités?

— Où veux-tu en venir?

— Qu'y a-t-il de plus toxique? Se ruiner la santé en fumant des cigarettes ou se décomposer en comptant les heures avant le suicide de sa mère?

Elle prit sa mine têtue et mauvaise:

— Bah! Je n'en ai plus que pour deux semaines à vous emmerder. Tandis que toi, tu as des enfants et toute ta vie devant toi.

— Et toi *idem*! Des enfants et toute une vie devant toi, mais tu as choisi de l'oublier. Quant à moi, je peux mourir écrasée demain par un camion et te laisser deux pauvres orphelins à élever. Je vais d'ailleurs préparer un testament en ce sens. Mon pauvre Thomas ne serait pas un bon guide pour les garçons. Je préfère ton sens du profit à son sens de la dépense.

Elle leva la main en secouant la tête pour mettre fin au débat, déposa son enveloppe sur la table et s'en alla avec ses cannes vers sa voiture.

10.

La grande erreur de May Røeder aura été de croire que tout le monde pensait comme elle. Et que les générations d'après penseraient encore plus comme elle qu'elle-même! Les questions posées par sa maladie, sa place de femme âgée ou sa fin de vie se ramenaient dans sa tête à des problèmes concrets et pratiques. D'une certaine manière, son égocentrisme avait fait le tour du cadran, aboutissant dans la négation totale de soi. Il l'avait tellement détournée du sort commun qu'elle avait fini, une fois invalide, par ne se considérer que comme un animal estropié, une chose superflue et jetable. Le sentiment de son entourage sur le sujet n'entraînait pas un seul instant en ligne de compte.

Vous me pardonnerez, chère Monique, ces élucubrations philosophiques. Elles m'aident un peu à comprendre. Non seulement les motivations de May, mais également les raisons profondes de mon acte. Il m'est plus supportable, je dois l'avouer, de l'envelopper dans l'analyse

psychologique que de le mettre platement sur le compte d'un coup de sang. Encore que... je ne suis pas juriste, mais je doute que mes raisonnements finissent au registre des circonstances atténuantes.

Peu de gens se rendent compte pourtant que la banalisation du «droit de disposer de sa propre vie», avec tous les parasites, les «accompagnants» et les profiteurs qu'il entraîne, relativise forcément le non-droit de disposer de la vie humaine en soi, le «tu ne tueras pas» qui fonde notre vie en commun. La possession de sa propre mort est déjà solidement ancrée parmi les libertés fondamentales de la vie. C'est la conquête suprême d'une société où tout n'est plus qu'une option individuelle. Je souffre? Je tire la prise. Vous en souffrez, mes amis? Z'avez qu'à la tirer à votre tour si cela devient insupportable. Personne ne vous en voudra.

L'association WAY OUT est ce dispositif qui nous permet de tirer la prise dans les meilleures conditions possibles. C'est charitable, à première vue. Mieux vaut achever un cheval blessé d'une balle dans la tête, proprement, que de le laisser crever au bord du chemin. Et du moment que nous ne sommes plus que des chevaux qui *choisissent librement* leur mort, rien à redire! Je ne doute pas de l'honnêteté des sentiments qui animent les membres de cette association. Mais ces sentiments se bornent à accompagner l'individu dans sa trajectoire, *quelle qu'elle soit*. Il veut voguer en enfer? Nous fournirons la barque. Et nous mettrons même des coussins sur la banquette. Enfer, paradis... Quelle différence? Ce monde n'est qu'un port où toutes les destinations figurent sur le même tableau. Chacun ses goûts, chacun ses choix...

Je ne serais pas surprise si l'association WAY OUT recevait un de ces jours le Nobel de la Paix pour ses services portuaires. Je pense pourtant que mes enfants, ou leurs enfants s'ils doivent en avoir, la jugeront avec horreur, comme nous regardons aujourd'hui le métier de bourreau. Mais il se peut aussi bien qu'il n'y ait plus personne pour la juger, pour la bonne et simple raison qu'elle aura contribué à faire disparaître la société même qui l'a rendue possible — et que ceux qui resteront après nous ne perdront plus de temps en arguties morales. WAY OUT est l'étape ultime de cette chaîne industrielle qui aura décomposé une société dense et sophistiquée en un pur amas d'individus entièrement «libres» et donc entièrement seuls. Ceux qui n'auront pas choisi de se supprimer seront chassés comme du gibier par des humanoïdes organisés en clans et en bandes.

Pour que quelques individus au XXIe siècle puissent exercer leur

«droit à disposer de leur vie», combien en aura-t-il fallu d'autres qui oublient la leur et la sacrifient à la cause commune? Et combien de temps encore pourra-t-on tenir ainsi? Ma mère ne s'est certainement jamais posé ces questions avant de téléphoner à WAY OUT. Elle ne faisait déjà plus partie de la cause commune. Dans sa solitude absolue, il n'y avait plus aucun analgésique pour ses souffrances physiques, plus aucune justification. Elle cherchait la sortie comme on cherche le robinet d'eau froide après s'être brûlé le doigt: sans plus penser à rien d'autre.

11.

Avant même de réserver la navette de la Mort, May était déjà morte. Pourquoi a-t-elle décidé de passer son tour? Se serait-elle représentée à l'embarquement après son concert? Je suppose que oui — et parfois je me dis que, peut-être, non! Si seulement le coup avait été un peu moins brutal... C'est ce doute, aujourd'hui, qui me fait le plus mal.

Nous avions, elle et moi, une passion commune pour la musique. Et nous avions eu la même idée: ne pas manquer ce concert exceptionnel de Currentzis à Lyon. Pour des raisons bien différentes...

Elle a dû y passer — je me console! — un superbe moment. Aurait-elle sagement bu sa potion le lendemain ou deux jours plus tard, comme elle l'avait promis à sa fée du néant? Ou tout cela n'avait-il été qu'un caprice, un coup de théâtre monté pour se faire peur, se fouetter le sang ou recommencer une autre vie, comme je l'ai pensé sur le coup? Je n'en sais rien. Pour ma part, je m'y étais rendue pour noyer ma détresse, pour m'aider à surmonter ce court-circuit mental, ce deuil sans deuil qu'elle nous avait imposé. Et j'ai passé, je l'avoue, deux heures magnifiques. Le grand art porte en lui un démon (ou un ange) si puissant qu'il ridiculise la mort elle-même.

Dans ma tête, ce soir-là, May n'était déjà plus de ce monde. Lorsque j'ai aperçu, à la fin du concert, cette femme claudiquant sur ses deux cannes sur l'escalier du grand hall, j'ai cru à une hallucination. «Je ne savais pas que le chagrin pouvait produire des ectoplasmes», me suis-je dit. Je me suis approchée, stupéfaite. Je n'ai eu la certitude qu'en voyant qu'elle-même m'avait reconnue.

Je n'oublierai jamais ce regard. Il contenait tout: la surprise, la peur, la culpabilité, la contrariété méchante du tricheur pris la main dans le sac... mais aussi le remords et une prodigieuse nostalgie. Si

seulement j'avais pu m'arrêter là, respirer un grand coup, m'attarder un instant à détailler comme je viens de le faire tout ce magma que je venais de voir... Mais le mille-pattes monté du ventre était plus rapide! Son venin me brûlait les entrailles, m'écrasait les poumons. Je n'étais plus que sa marionnette.

La seule personne que j'aie giflée de ma vie aura donc été ma mère. Si j'avais parfois corrigé mes enfants — oubliez cette pensée idiote! — j'aurais su doser. Mais j'ai frappé avec l'ardeur des débutants. Lorsqu'elle a pivoté sur sa canne et que sa nuque est allée se briser sur l'angle d'une marche, son regard qui ne me quittait pas m'a adressé un message que je n'oublierai jamais. «Comme tu m'aimes!»

Cela n'a duré qu'une fraction de seconde, mais c'était comme un téléchargement: la vision d'une autre destinée, d'une autre *tonalité* à tout notre itinéraire sur cette terre, depuis ma naissance jusqu'à sa mort. Mais il n'y avait rien à faire. Ce départ-là, elle ne pouvait plus le différer.

12.

Vous m'avez demandé, chère Maître, chère Monique, d'énumérer les arguments en faveur du geste spontané. Je sais ce que je risque. Que j'aie — en fin de compte — réalisé la volonté d'une personne qui avait *de toute façon et publiquement* décidé de mourir n'atténue en rien mon crime devant la loi. Vous ferez de mon témoignage ce que vous voudrez, mais je ne vous mentirai pas. Il y avait bien préméditation. Non contre la femme qui avait été ma mère. Mais contre ce fantôme désespéré qu'elle était devenue et ses charitables adjudants qui s'emploient à nous saper les raisons de nous battre et de vivre *malgré tout*.

Défendez-moi comme vous pouvez, mais n'en faites pas trop. Si je prends le maximum, ne craignez rien: je saurai m'occuper. Je n'en ferai en tout cas pas un motif de suicide.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Et c'est ainsi que Vialatte est grand (1)

TOUT GENRE LITTÉRAIRE A SES «GRANDS MAÎTRES». UN CHRONIQUEUR LITTÉRAIRE DIGNE DE CE NOM PEUT-IL DE NOS JOURS PRÉTENDRE EXERCER SON ACTIVITÉ SANS AVOIR AU PRÉALABLE HUMÉ, GOÛTÉ, S'ÊTRE IMPRÉGNÉ DE L'ŒUVRE DE CET AUGUSTE PRÉDÉCESSEUR QUE FUT ALEXANDRE VIALATTE? CERTES NON! CE SERAIT LÀ UNE FUNESTE ET CONDAMNABLE LACUNE AUX CONSÉQUENCES DÉSASTREUSES INCALCULABLES!

Alexandre Vialatte est né en 1901 à Magnac-Laval, une petite cité de Haute-Vienne, à quelques encablures de l'Auvergne dont sa famille était originaire. Il est encore adolescent lorsqu'il fait la connaissance des frères Pourrat, Paul et Henri, originaires d'Ambert, la petite ville du Puy-de-Dôme où sa famille est également ancrée. Henri Pourrat, de quatorze ans l'aîné de Vialatte, écrivain et conteur qui, dans son œuvre, a beaucoup valorisé la culture auvergnate, sera son mentor et celui qui l'amènera à l'écriture.

Après avoir préparé une licence de langue allemande à l'université de Clermont-Ferrand, Vialatte devient en 1922 traducteur civil auprès des autorités militaires en Allemagne, où il restera six ans, à Spire et à Mayence. Recommandé par Pourrat à Jean Paulhan, le «grand manitou» des Éditions Gallimard, il fait ses premières armes littéraires comme chroniqueur à la *Revue rhénane*[1], dont il devient rédacteur en chef, puis également pour *Le Crapouillot*, *Les Nouvelles littéraires* et naturellement la *Nouvelle Revue Française* (NRF), que dirige Paulhan. En 1928 paraît *Battling le ténébreux ou La Mue périlleuse*[2], un récit d'adolescence, le premier des trois seuls romans qui seront publiés de son vivant. Puis plus aucun roman jusqu'à 1942. Car c'est une des particularités de Vialatte que d'avoir renoncé très tôt à faire publier ses romans, dont la plupart (une douzaine) paraîtront après sa mort (en 1971), à partir des années 1980.

Mais il se consacra beaucoup aux œuvres des autres: c'est lui qui, le premier traduisit Kafka, dont parurent d'abord en français, notamment *Le Procès* et *Le Terrier* en 1933, *Le Château* et *La Métamorphose* en 1938. Au total, Vialatte traduisit une trentaine d'œuvres de l'allemand en français entre 1933 et 1956: de Nietzsche (*Ecce Homo*, *Le Gai savoir*,...) à Thomas Mann (*Goethe et Tolstoï*), en passant par Hugo von Hofmannsthal (*La Femme sans ombre*) ou Schalom Asch (*Pétersbourg*).

Il s'installe à Paris dans les années 1930, puis de 1937 à 1939 réside en Égypte, où il enseigne les lettres françaises au lycée franco-égyptien d'Héliopolis. Mobilisé en septembre 1939, il est envoyé en Alsace, où il est fait prisonnier en juin 1940. Interné dans un lycée de Besançon transformé en prison, il souffre d'hallucinations et est admis dans un hôpital psychiatrique. Il en sort en février 1941, après une tentative de suicide et un traitement psychiatrique de choc. Démobilisé, il s'installe en Auvergne. Paulhan le convainc de se remettre à l'écriture, lui promettant un peu vite le Goncourt... Cela donnera *Le fidèle berger*[3], dans lequel il relate cette difficile période de sa vie. Il se refusera à devenir traducteur pour l'Institut franco-allemand et ne traduira rien durant la guerre. Il repart en Allemagne le jour de la capitulation de l'Allemagne, le 8 mai 1945, comme correspondant de *L'Époque*. Il est à Bergen-Belsen, d'où il rendra compte des procès des criminels de guerre, avant de rentrer en France début 1947. Son manuscrit des *Fruits du Congo* est couronné par le prix Veillon en 1950 et publié par Gallimard l'année suivante. Le prix Goncourt lui échappe et va au *Rivage des Syrtes*, de Julien Gracq. Il décide d'abandonner définitivement la fiction.

De 1951 à sa mort en 1971, installé à Paris, c'est aux chroniques littéraires que se consacrera quasi exclusivement Vialatte. Principalement pour le quotidien régional auvergnat *La Montagne*, avec pas loin de 1'000 chroniques publiées durant dix-huit ans! Elles ont été publiées intégralement en deux volumes dans la collection «Bouquins» ([Robert Laffont, 2000](#)), dans une édition établie par son fils, Pierre Vialatte, avec une préface de l'écrivain Charles Dantzig. Plus récemment (2017), toujours dans la collection «[Bouquins](#)», *Résumons-nous* (préfacé par Pierre Jourde) propose une sélection parmi les centaines d'autres chroniques qu'il a livrées à de nombreuses publications, notamment lors de ses deux séjours en Allemagne. Outre celles déjà citées (*Revue rhénane*, etc.) : *L'Intransigeant*, *Le Moniteur*, *L'Époque*, *La Revue hebdomadaire*, *Marie-Claire*, *Le Petit Dauphinois*, etc.

Si Cannibale Lecteur n'a ni la vocation ni la prétention d'être de la «critique littéraire», je vais toutefois appliquer la règle que Vialatte s'était fixée à lui-même pour les écrivains qu'il «admire trop», et en particulier Kafka[4], envers lesquels «*la seule critique excusable serait de les citer mot à mot*» (847, 15 mars 1970[5]), et tenter à travers diverses citations de vous faire goûter aux multiples saveurs du Vialatte chroniqueur, dont les chroniques ont une vocation bien affirmée: «*Cette chronique ayant pour but de chanter les plus vastes choses, telles que la*



lune et les étoiles, ou le petit livre de Mao, les fleuves, les îles et les hippopotames, je chanterai les vastes trottoirs. Et même les trottoirs qui le sont moins.» (774, 7 juillet 1968).

Quelques épices pour commencer: toutes ces chroniques se terminent par cette sentence incontestable: *«Et c'est ainsi qu'Allah est grand»*. Régulièrement *«le progrès fait rage»* et des proverbes bantou de son cru agrémentent le tout: *«Si tu n'aimes pas la soutane, ne mange pas le missionnaire»*, ou encore *«Il n'y a pas de bas morceau dans l'ethnographe»* (707, 8 janvier 1967).

À propos du progrès *«qui fait rage»*, voici ce qu'il écrivait sur le *«nouveau»* journalisme, dès 1954 (64, 3 mars 1954) : *« On ne saurait se passer d'idéal. L'homme sent en lui je ne sais quoi de vaste et de pur le porter aux nobles ambitions. Il faut des phares à la nuit d'une époque où vacille la nef de l'esprit. C'est ainsi que toute une presse, tentée par le sublime, rêve de photographier le pape en caleçon de bain. Ce sont de*

ces choses qui classent une feuille. On appelle ça du journalisme; et ce n'est rien: supposez, en effet, qu'à côté de ce pape, un hasard dirigé vous permette de placer une demoiselle en grande tenue (à condition, bien sûr, qu'elle ait une belle poitrine — mais les bonnetiers sont là pour ça! —), voilà qui est déjà plus piquant. Et si le père de cette magnifique personne est l'inventeur encore justement méconnu du saucisson de Philadelphie ou de la mortadelle de Hambourg, qui vous empêche de le claironner dans la légende? Faire passer la mortadelle en page «une», c'est déjà beau, mais à côté du pape, c'est grand; si le pape est nu, c'est du sublime, et s'il est flanqué d'une pin-up, ça entre dans l'inoubliable. Et si vous êtes payé en même temps par le pape, pour le rendre sympathique à l'élite éclairée, et par le saucisson de Vérone, pour faire connaître ses produits du palais à l'humble chaumière, qui est-ce qui est fort, qui est-ce qui est grand, qui est-ce qui ramasse les sous? Qui les met de partout dans ses poches? Qui marie brillamment la fille du saucisson à un prince en espoir du trône? Qui est aimé, béni, préconisé, loué de tous et de lui-même, chéri du pape, du saucisson, de la demoiselle et du fiancé, du public et des journalistes, et prêt à recommencer partout? C'est le génie qui a inventé de si grandes choses. Voilà le travail. Vous le dites vous-même. Ça ne s'appelle plus du journalisme, ce n'est plus de l'information. C'en est, comment dirai-je? Un au-delà sublime. Ce sont les “public relations”.

Et c'est ainsi que Vialatte est grand.

/À suivre la semaine prochaine.../

~~~~~  
NOTES

1. Chroniques dont une sélection fut publiée en 1985 par [Julliard](#) sous le titre *Les bananes de Königsberg*.
2. [Gallimard](#), coll. «L'imaginaire», 1982.
3. Actuellement indisponible, tout comme *Les Fruits du Congo*, cité plus loin.
4. Auquel il consacra de nombreux écrits, souvent inédits de son vivant, qui ont été réunis dans *Mon Kafka*, [Les Belles-Lettres, 2010](#).
5. J'indiquerai par le numéro de la chronique et la date de parution dans *La Montagne*, dont elles sont toutes extraites, toutes les citations qui suivent.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## Monty Python est une lesbienne noire

**M**. SHANE ALLEN EST À LA BBC CE QUE LE CAMARADE JDANOV ÉTAIT À L'URSS: LE CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DE LA PROGRAMMATION ET LE COMMISSAIRE POLITIQUE EN CHEF. A CE SEUL DÉTAIL PRÈS QUE M. SHANE S'OCCUPE DE COMÉDIES ET DE DIVERTISSEMENTS, TANDIS QUE M. JDANOV TRIAIT LES VIES HUMAINES. MAIS AU TEMPS DE LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE, LA DIFFÉRENCE EST DE PLUS EN PLUS TÊNUE ENTRE CES DEUX DOMAINES.

M. Allen a donc été tout fier d'annoncer, en juin dernier, que la nouvelle grille du divertissement de la BBC allait privilégier «des histoires qui n'ont pas encore été racontées et les voix qu'on n'a pas encore entendues». Bref, qu'il allait introduire par décret la *diversité* là où, avant lui, on s'occupait surtout de captiver le public.

Quelqu'un a tout de même eu l'idée saugrenue de lui demander son avis sur un groupe extrêmement mâle et blanc, qui fut aussi le plus populaire des shows comiques anglais: le *Monty Python Flying Circus*. Une formation inimaginable à notre époque de tolérance et d'ouverture: «*Si vous voulez rassembler une équipe aujourd'hui, ce ne seront en tout cas pas six types blancs d'Oxbridge (Oxford-Cambridge, réd.). Ce sera une palette variée de gens qui seront le reflet du monde moderne.*»

Cette idée de recomposition du mythique gang humoristique anglais est parvenue jusqu'aux oreilles de Terry Gilliam, le plus actif de ses membres restants et grand cinéaste. Lors d'une présentation de son dernier film *L'homme qui tua Don Quichotte*, Gilliam s'est un peu lâché:

«Cela m'a fait pleurer: l'idée que... six hommes blancs d'Oxbridge ne pourraient plus monter un show comique. A présent, il nous faut un comme-ci, un comme-ça, tout le monde représenté... c'est de la merde. Je ne veux plus être un mâle blanc, je ne veux plus être accusé de tout ce qui va mal dans le monde: je déclare donc désormais que je suis une lesbienne noire. Je m'appelle Loretta et je suis une LNT, une lesbienne noire en transition...»

Nous ne doutons pas que le Rosbif chenu et barbu, avec son immense talent comique, saura se faire passer pour la dame de couleur qu'il s'est choisie comme camouflage. Nous-mêmes envisageons désormais de nous déclarer transsexuels véganes issus de la Diversité. On n'est jamais trop prudent, par les temps qui courent.

Si l'on avait annoncé aux Monty Python des années 1970 un scénario de sketch de ce genre, ils l'auraient sans doute rejeté. C'eût été trop, même pour leur délire surréaliste.

# TURBULENCES

## [KOSOVO | Google, agent russe?](#)

Surprise, surprise! Sur Google Maps, le Kosovo n'existe pas... sinon comme province géographique de la Serbie. Ce qu'il est, du reste, selon la Résolution n° 1244 des Nations-Unies, censée faire consensus auprès de l'ensemble des Etats membres.

Or on en est loin, puisqu'une fraction d'Etats-voyous, emmenée par les Etats-Unis et leurs satellites comme la France ou la Suisse, ont jugé urgent de reconnaître la sécession violente de cette province sous le parapluie de l'OTAN. Enterrant du même coup tout l'édifice du droit international et permettant à M. Poutine de récupérer la Crimée sans autre explication qu'un conseil: «balayez devant votre porte!»

Constatant le malaise et les problèmes colossaux que pose ce précédent – voyez l'Espagne, qui ne veut toujours pas entendre parler du Kosovo indépendant – certains pays sont même revenus sur leur reconnaissance. Bref, une véritable pantalonnade!

...Et voici donc que Google s'y met! On ne voit sur la carte politique de la région qu'une délimitation en traitillé entre le Kosovo et le reste de la Serbie, reflétant son statut constitutionnel de province autonome.

Google Maps se range donc délibérément du côté de la Serbie. Et donc... de la Russie! Et de la Chine! (Mais aussi, en passant, du côté de l'Organisation des Nations Unies, dont plus personne certes n'a rien à cirer.)

S'agit-il d'un hacking ou d'une opération d'intox délibérée, visant à faire croire qu'une institution centrale du monde occidental se serait mise à respecter le droit international?

Toutes les options sont sur la table. Mais n'oublions pas qu'un des cofondateurs de Google, Sergei Brin, est russe. Il n'y a pas de fumée sans feu! M. Mueller devrait rediriger ses enquêteurs sans tarder sur cette officine suspecte.

- ✧ Et autres délectables déconstructions de la désinformation courante sur <log.anti-presse.net>





## Pain de méninges

### LE MONDE COMME REFLET DE L'ESPRIT

«J'ai quelquefois ce sentiment bizarre que les choses qui se passent dans le monde autour de nous sont en quelque sorte les reflets de choses qui se passent dans les profondeurs de notre propre esprit. C'est comme si le monde se calmait lorsqu'on se calme soi-même, et vice-versa. Pourtant, il serait absurde d'imaginer qu'on puisse contrôler le cours des événements de la sorte car cela impliquerait l'idée que nous sommes seuls réels et que tout le reste ne sont que les fruits de notre pensée. Mais cela me convainc de plus en plus qu'il y a un univers à l'intérieur de nous, qui contient Hitler et toutes les formes de folie humaine en même temps que l'amour et la beauté.»

Alan Watts, lettre à ses parents (1941).



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-le connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
<https://antipresse.net/dons/>  
<https://antipresse.net/drone/abonnement>